

Bêtes, « homme naturel » et « homme humain » chez Albert Cohen

Anne SIMON

Unité « Écritures de la modernité » CNRS/Université Paris 3

De l'abeille à la mouche, de la coccinelle à la punaise, de la larve au moustique, en passant, sans exhaustivité, par le singe, l'agneau, le crocodile, l'âne, la sangsue, l'éléphant, l'escargot, la lionnesse, la méduse, le chat, le requin, le vers, le tigre, le gorille et le microbe, le moins qu'on puisse dire est que, pour un homme qui se méfiait de l'animalité tout en aimant nombre de bêtes, les animaux semblent hyperboliquement présents dans l'œuvre de Cohen, du début à la fin de sa carrière, et quel que soit le genre abordé. De fait, chameaux et brebis, chevaux et génisses¹, mais aussi dieux païens tels que « l'ache à la grande corne / Éperniers scarabées et lionnes / Chiens à queue raide / Serpents barbus vaches chacals / Taureaux mitrés / Griffons »² peuplent la terre de *Paroles juives*. À l'autre bout de la vie d'écrivain de Cohen, les *Carnets 1978* vont développer le bestiaire récurrent et obsessionnel du journaliste de guerre et de l'auteur de *Belle du Seigneur*, celui du primate humain : le « gorille » qu'est l'homme doit tenter absolument une sortie hors de la nature, sous peine de rester enfermé dans la bestialité. En outre, les animaux sont souvent présents à des places stratégiques de la narration : début et fin de *Solal*, où la mouche de l'incipit s'oppose

1. *Paroles juives*, in *Œuvres*, édition établie par Christel Peyrefitte et Bella Cohen, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993.

2. *Ibid.*, p. 24-25.

à « *Poiseau royal* »¹ de la fin, début et fin de *Belle du Seigneur*, où une infra-animalité² vient en quelque sorte contaminer le romantisme de l'action, et renvoyer le côté dionysiaque du premier roman aux oubliettes.

Mais de quoi parle-t-on exactement ? De bêtes ou de bestiaires ? Il n'est en effet pas certain que Cohen s'attache vraiment aux animaux dans son œuvre, tant ceux-ci sont inscrits dans des systèmes axiologiques complexes, parfois contradictoires ; ils sont en outre en permanence envisagés non pas pour eux-mêmes, mais dans leur relation aux hommes. Je m'attarderai tout d'abord sur la diversité des bestiaires cohéniens et sur les valeurs oxymoriques qui leur sont accordés, pour en venir ensuite aux contradictions de ce que Cohen nomme « *l'animal en l'homme* »³.

LES VALEURS CONTRADICTOIRES DES BESTIAIRES COHENIENS

L'ensemble de la sphère animale, du microbe à l'humain, se retrouve dans l'œuvre de Cohen : insectes, mollusques, rongeurs, oiseaux, bêtes féroces et félines, herbivores (souvent bibliques), primates (y compris « le troisième chimpanzé »⁴ que nous sommes), chimères et animaux imaginaires dessinent un ensemble composite et mouvant. En effet, selon les moments, fictifs ou historiques, et selon les personnages, ces bestiaires vont se voir attribuer des fonctions et des valeurs différentes. Elles reflètent bien souvent les contradictions internes à la psyché cohénienne, ou son évolution dans le temps, et non pas les réalités animales – s'il y a un éthologue en Cohen, c'est uniquement celui qui s'occupe du comportement humain, ou, plus rarement, des

1. *Solal*, in *Œuvres*, *éd. cit.*, p. 360.

2. Sur cette notion, voir Anne SIMON, « Portrait de l'artiste en hibou : de l'usage anthropologique de la zoologie chez Proust », *Contemporary French and Francophone Studies*, n° spécial Proust, vol. 9, n° 2, New York & London, Routledge, avril 2005, p. 139-150.

3. *Carnets 1978*, in *Œuvres*, *éd. cit.*, p. 1174.

4. Jared DIAMOND, *Le Troisième Chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain* [1992], Paris, Gallimard, 2000.

« communautés hybrides »¹ hommes / animaux familiers, notamment dans le cas de la description, très anthropomorphisée, de la chatte Timie². L'ensemble des animaux mentionnés dans l'œuvre de Cohen pouvant être redevable d'une multiplicité d'interprétations, je ne prendrai que quelques exemples destinés à montrer qu'on ne peut établir une typologie unifiée du rapport symbolique de l'écrivain aux animaux.

Relevons tout d'abord qu'à l'intérieur d'un bestiaire unifié, comme par exemple celui des insectes, les associations d'images diffèrent selon les animaux. Le vers et l'asticot sont constamment reliés à une vie grouillante, fondée sur la mort, gorgée de décomposition : dans *Le Livre de ma mère*, Cohen imagine la tombe de sa mère où « ne vivent que des racines [...] et de mornes créatures d'obscurité aux incompréhensibles démarches et toujours silencieuses quoique effrayamment affairées »³. Il va jusqu'à se représenter son propre cadavre, employant ce style mièvre qui est celui d'Aude, d'Ariane, du narrateur du *Livre de ma mère*, et qui n'en est ici que plus violent :

Je serai le muet compagnon de certaines petites vies silencieuses qui avancent en ondulant. Je me vois déjà. Il y a un ver, un petit monsieur assez joli, tacheté de brun, qui vient me rendre visite. Il s'introduit dans ma narine qui ne frémit pas car elle est devenue imbécile. Ce ver est chez lui. Ma narine est sa maison et son petit garde-manger⁴.

Au contraire, la coccinelle sera associée à la délicatesse et à la femme aimée, dont le visage ombragé est recouvert de « taches balancées » comme celle de l'insecte à « col de petit écolier anglais »⁵.

Relevons en second lieu que, bien plus fréquemment, un même animal peut être diversement envisagé, que ce soit par

1. Sur cette notion, voir Dominique LESTEL, *L'Animal singulier*, Paris, Seuil, 2004, p. 15-33.

2. *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, NRF, 1968, p. 325-328 ; voir aussi la description de cette « amie incomparable » que fut pour Ariane la chatte Mousson, p. 31.

3. *Le Livre de ma mère*, in *Œuvres*, éd. cit., p. 766.

4. *Ibid.*, p. 752.

5. *Solal*, p. 156-157.

Cohen lui-même, ou par différents personnages. Le chameau renvoie au « Dieu d'Abraham » dans *Paroles Juives*¹, et à la sécheresse physique et affective de la mère Deume, « osseuse chamelle »², dans *Solal*, *Mangeclous* ou *Belle du Seigneur*³. La larve est répugnante, venant dans *Solal* désigner la mère juive, grasse et recluse, « épaisse créature larvaire qui se mouvait avec difficulté et dont les yeux faux luisaient de peur ou de désir »⁴. Mais elle est aussi l'image du peuple élu, stigmatisée par Aude (« Des animaux aveugles sortaient de terre »⁵, constate-t-elle horrifiée), adorée par Solal, qui voit en cette ébauche d'insecte la possibilité de la survie, de la germination, de la résurrection et du déploiement. Le termitier et la fourmi vont plutôt renvoyer, du fait de leur statut d'insectes sociaux, à la lutte contre le chaos naturel (qui peut avoir été créé par l'homme, qui, nous le verrons, fait essentiellement partie de la nature). Dans « Angleterre (I) », les Anglais, peuple sauveur, sont ainsi comparés à des fourmis qui « se mettent au travail, réparent, creusent, plantent des clous, remettent des vitres, [...] recommencent »⁶. Mais la fourmi est aussi d'une part l'animal qui hante le vieillard de *Carnets 1978*, renvoyant à une activité scripturale obsédée par la décrépitude et la mort⁷, d'autre part, contradiction extrême et rapprochement insupportable, l'animal du régime hyper-organisé par excellence, le nazisme : « les Allemands reviennent à une forme ignoblement naturelle de vie collective, à une organisation politique qui est celle des gorilles, des termites, des fourmis ou des abeilles »⁸. Même le « petit ailé », l'oiseau innocent et gracieux qui (en)chante à travers toute l'œuvre de Cohen, ce

1. *Paroles juives*, éd. cit., p. 27.

2. *Mangeclous*, in *Œuvres*, éd. cit., p. 642 ; il est fait mention de sa « gueule de dimidière » p. 631.

3. Par exemple p. 24.

4. *Solal*, p. 97.

5. *Ibid.*, p. 300.

6. *La France libre*, 1941, p. 121.

7. « Mots que j'écris, rouges fourmis broyantes de mon cœur », *Carnets 1978*, éd. cit., p. 1152. Pour une analyse précise du bestiaire lié à l'écrivain chez Cohen, voir Anne SIMON, « Antinature et animalité dans l'œuvre d'Albert Cohen », *Albert Cohen dans son siècle*, dir. Alain Schaffner et Philippe Zard, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2005, p. 265-284.

8. « Combat de l'homme », *La France libre*, 1942, n°4, 23 sept. 1942, p. 349.

« *mignon adoré* »¹, vient, dans *Le Livre de ma mère*, cruel dans son angélique inconscience, « *picorer sur l'herbe de sa tombe* ».

Les personnages de Cohen sont eux-mêmes en contradiction les uns avec les autres sur la valeur à accorder aux bêtes, et un même personnage peut évoluer d'un livre à l'autre. Solal dans le roman homonyme est ému par l'engouement d'Aude pour sa coccinelle², alors qu'il affirme ensuite : « *Je bais (grimace violente et juvénile) les animaux* »³. Il n'en finira pas moins sa vie, dans ce même roman, par un rapprochement ultime avec des bêtes nietzschéennes, le « *cheval* » et l'« *oiseau royal* »⁴. En revanche, dans *Belle du Seigneur*, il blâme Ariane – qui « *aime toutes les bêtes même celles que les gens trouvent laides* »⁵ – de s'occuper de protection animale pendant l'extermination des Juifs d'Europe de l'Est⁶ ou profite de son amour des bêtes pour en faire une stratégie de séduction. On notera qu'entre la haine hyperboliquement proclamée de Solal pour les bêtes (la proclamation en devient douteuse⁸) et l'amour d'Ariane pour celles-ci, Cohen se situe en oscillation permanente, ayant en lui autant du premier que de la seconde.

Cette tension s'incarne dans de nombreux personnages. Rappelons-nous la mère de Cohen :

Par amour pour moi, elle dominait sa peur des bêtes et elle parvenait à aimer ma jolie chatte. Elle caressait gauchement cette bête dont les mobiles lui échappaient, cette bête à griffes toujours prête à transgresser les Dix Commandements, mais qui n'en était pas moins aimée de son fils par conséquent charmante certainement⁹.

1. *Mangeclois*, in *Œuvres*, éd. cit., p. 623-624.

2. *Le Livre de ma mère*, p. 767.

3. *Solal*, p. 156-157.

4. *Id.*, p. 288.

5. Voir Carole AUROY, *Albert Cohen, une quête solitaire*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1996, et Anne SIMON, « Cohen et Nietzsche : crépuscule de l'idole », à paraître en 2008.

6. Y compris les Juifs, pourrait-on ajouter. *Belle du Seigneur*, p. 32.

7. *Ibid.*, p. 30-31. Voir aussi l'abonnement d'Ariane à *La Vie à la Campagne*, p. 701.

8. C'est aussi l'amour d'Ariane pour les bêtes qui le fait tomber amoureux d'elle, rappelle Alain SCHAFFNER dans ce recueil...

9. *Le Livre de ma mère*, éd. cit., p. 740-741.

De même, Saltiel (comme d'ailleurs la grand-mère de Solal¹) répugne à toucher un animal. Il s'entiche pourtant d'un chaton lors de « l'Expédition Salévienne »² dans *Mangeclous* :

Là-bas, Mangeclous, Salomon et Mattathias observaient avec horreur la scène de ménagerie. C'était un fait, le petit oncle avait apprivoisé la bête ! Tout de même, ce Saltiel n'était pas un Juif comme les autres. Frayer ainsi avec des animaux païens !³

Nietzsche rirait bien, qui stigmatise la « crainte superstitieuse de la "bête sauvage et cruelle" »⁴. Salomon l'innocent prendra cependant son courage à deux mains, allant jusqu'à poser le petit chat « sur ses genoux » pour le caresser (avec des herbes pour ne pas se « souiller »)⁵...

On saisit à quel point Cohen est ambivalent par rapport à l'animalité. Deux raisons peuvent être avancées. La première relève de l'inscription de Cohen dans le judaïsme, où la question de l'animalité est complexe et variée⁶. Si un courant se défie du rapport aux bêtes et à la nature, cette dernière est dans d'autres approches assimilée à Dieu – il y a en hébreu une équivalence numérique entre *Elohim* (Dieu) et *HaTeva* (nature). Catherine Chalier le rappelle⁷ : Dieu affirme : « j'effacerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits »⁸. Puis, « avec la crue des eaux qui recouvrirent les montagnes », Il fait expirer « toute chair qui remuait sur la terre, oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages, toutes les bestioles qui grouillaient sur la terre, et tout

1. *Solal*, éd. cit., p. 288.

2. *Mangeclous*, éd. cit., p. 617.

3. *Ibid.*, p. 620.

4. « Nos vertus », aphorisme 229, in NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, trad. C. Heim, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1971, p. 147.

5. *Ibid.*

6. Catherine CHALIER, *L'Alliance avec la nature*, Paris, Éditions du Cerf, 1989. Philippe Zard me précise que la dimension puritaine de Cohen est aussi à chercher dans la culture protestante.

7. *Ibid.*

8. Gn 7, 4.

homme »¹. Il n'en décide pas moins, après les sacrifices de Noé sorti de l'Arche, qu'il ne « *[maudira] plus jamais le sol à cause de l'homme* »².

Ces contradictions internes au judaïsme traversent l'œuvre de Cohen. Il y a chez lui tout un pan qui oppose la nature, et plus particulièrement les bêtes, à l'humaine condition (dans la mesure où elle est sortie de la « *babouinerie* »³). Dès 1923, et bien avant la première occurrence du terme « *antinature* » dans l'article « *Combat de l'homme* »⁴ paru pendant la Seconde Guerre mondiale, Cohen définit le Juif comme ayant, par son esprit prophétique, « *une superbe ignorance des beautés de la nature* », car il est davantage axé sur le social, et révolté « *contre [la] nature animale* »⁵. Quelques années plus tard, Gamaliel, dans *Solal*, définit le peuple élu comme « *le monstre d'humanité* » et précise que celui-ci a « *déclaré combat à la nature* »⁶ – contrairement aux Gentils, qui « *s'entendent avec les bêtes, eux !* »⁷. Comme Zarathoustra, mais pour des raisons différentes, Mangeclous décide ainsi de quitter la montagne :

Suis-je un chamois ou un homme ? Eh bien, les hommes sont faits pour vivre en hommes et non dans la nature, comme les serpents. Regagnons donc la plaine⁸.

La mère de Cohen elle-même déteste la montagne et les vaches – « *Les hommes sont faits pour vivre en hommes et non dans les*

1. Gn, 7, 17.

2. Gn, 8, 20. Voir aussi Dt 24, 4; Nb 35, 33; Es 24; Lv 18, 27.

3. *Belle du Seigneur*, éd. cit., p. 307 et suivantes.

4. « *Combat de l'homme* », in *La France libre*, IV, 23, 15 sept. 1942, p. 176-184 (sous le pseudonyme de Jean Mahan). Sur cette première apparition du terme « *antinature* », voir Alain SCHAFFNER, *Le Goût de l'absolu. L'enjeu sacré de la littérature dans l'œuvre d'Albert Cohen*, Paris, Champion, 1999, notamment p. 40. Voir aussi Anne SIMON, « *Antinature et animalité dans l'œuvre d'Albert Cohen* », art. cit., et « *Cohen et Nietzsche : crépuscule de l'idole* », art. cit.

5. « *Le Juif et les romanciers français* », *La Revue de Genève*, n° 33, mars 1923, p. 343-344. Sur la chronologie du rapport de Cohen à la nature, voir Philippe ZARD, « *Les tête-à-queue de l'Histoire. Fiction et diction sionistes chez Albert Cohen* », *Cahiers Albert Cohen*, n°13, septembre 2003, p. 9-49.

6. *Solal*, éd. cit., p. 111.

7. *Les Valeureux* [1969], in *Œuvres*, éd. cit., p. 942.

8. *Mangeclous*, éd. cit., p. 622.

pierres, comme les serpents »¹. Innombrables, et de plus en plus virulents au fur et à mesure du développement des horreurs nazies, sont les anathèmes cohéniens lancés à l'encontre des bêtes, ou plus exactement, j'y reviendrai, de la bestialité humaine.

De fait, un autre pan de la psyché cohénienne, représentée notamment par ces innocents que sont Salomon, Saltiel ou la mère de Cohen (qui fait tout son possible pour aimer la Création dans son ensemble), confère, en accord avec l'Ancien Testament², une âme (*nephech* en hébreu³) au plus humble animal, âme certes inférieure à celle de l'homme (*nechama* : âme spirituelle supérieure) :

« Non, ne tue pas la bestiole, Mattathias ! » s'écria avec feu le petit Salomon.

« Oui, laisse-le vivre », dit Saltiel qui pensait que cette créature était le neveu d'un autre moustique. « Les moustiques aussi ont une âme, mais elle est très petite et non immortelle. »⁴

La Genèse le précise bien, Dieu a béni l'ensemble de sa Création, y compris les bêtes. L'inénarrable « *Expédition Salévienn* »⁵, que j'ai déjà mentionnée, fait dès lors figure de révélation absolue pour ce qui concerne le rapport du divin et des animaux. Cette fois, l'ensemble des Valeureux, qui représentent tous un aspect de la judéité, est en accord, et reçoit en quelque sorte le message divin sur le mont Sinaï du Jura (ici confondu avec « *une immense montagne suisse* »⁶...) :

Ils ne pouvaient détacher leurs yeux de ce petit piocheur clair, innocent et discret prophète. Immobiles, ils sentaient que ce petit oiseau était la vérité. [...]

1. *Le Livre de ma mère*, éd. cit., p. 710.

2. Voir Catherine CHALIER, *op. cit.*

3. Le fait que sa puissance passe dans le sang est une des raisons pour lesquelles les préceptes de « *casherout* » préconisent de saigner l'animal avant de le consommer. Voir Gn, 9, 4 et Dt, 12, 23 : « *le sang c'est la vie* ».

4. *Solal*, éd. cit., p. 105.

5. *Mangecous*, éd. cit., p. 617.

6. *Ibid.*, p. 615.

BETES, « HOMME NATUREL » ET « HOMME HUMAIN »

Et soudain, dans une foudroyante illumination, tournoyante et craquante, Mangeclous comprit que Dieu aimait chaque être en particulier d'un amour absolu, qu'il aimait spécialement cet oiseau et spécialement le ridicule homme de rien nommé Mangeclous et son plus infime insecte et chaque reptile et même cette petite pierre pointue. [...]

Jamais une telle heure ne reviendrait dans leur vie. Mais ils ne l'oublieraient jamais¹.

Il n'en reste pas moins que les animaux chez Cohen ne sont que rarement envisagés en fonction de leur monde propre, de ce que le naturaliste Jakob von Uexküll nomme l'*Umwelt*. Comparés aux humains, mis en rapport avec le divin, les bêtes, quand elles sont enfin considérées pour elles-mêmes, sont alors négativement évaluées, comme étant cruellement indifférentes à l'histoire humaine. Même le « *vieux cheval dolent, humble esclave de jour et de nuit* », cette figure récurrente de l'œuvre de Cohen² – figure qui rapproche l'écrivain du dernier Nietzsche, devenu fou de compassion – reste une figure métaphorique de la souffrance de l'homme, puisqu'il regarde « *humainement, effort raté vers l'humain* »³.

La seconde raison qui conduit Cohen à la contradiction permanente quant à l'animalité, et qui découle d'ailleurs de cette incapacité à envisager les bêtes dans leur *ethos* propre, c'est le rapport, trop essentiel selon lui, que l'animal entretient avec l'humaine condition. C'est cette animalité inhérente à l'humain que je vais désormais analyser.

DE « L'HOMME NATUREL » A « L'HOMME HUMAIN »

Juif ou pas, l'homme (et surtout la femme⁴) est avant tout un animal. Historiquement, et selon une perspective qu'on pourrait

1. *Ibid.*, p. 624.

2. On le trouve déjà dans *Belle du Seigneur* (éd. cit., p. 39 ; voir aussi p. 768, où les centenaires « *chevaux* » ont des « *têtes pensives tendues vers l'humain* ») et dans *Le Livre de ma mère*.

3. *Ô vous, frères humains* [1972], in *Œuvres*, éd. cit., p. 1100.

4. Pour Freud, rappelle Philippe ZARD, la femme est un peu plus naturelle que l'homme...

aujourd'hui qualifier de sociobiologique, « *les hommes sont des animaux* »¹. C'est ce que rappelle la mère de Cohen à son fils :

Regarde-les, ils ont des pattes, des dents pointues. Mais un des jours des anciens temps, notre maître Moïse est arrivé et il a décidé, dans sa tête, de changer ces bêtes en hommes, en enfants de Dieu, par les Saints Commandements [...]².

L'instinct de meurtre, la violence, la brutalité sont donc le fondement originaire de l'humain, que « *la sainte Loi d'antinature* »³ doit ébranler, tâche particulièrement difficile, puisqu'il s'agit pour l'homme d'aller contre son propre être. « *L'exception humaine* », pour reprendre l'expression de Jean-Marie Schaeffer⁴ (qui en critique avec raison les présupposés comme les conséquences), n'est en effet pas donnée d'avance. Au contraire, elle s'avère l'objet d'une difficile construction et d'une « *glorieuse fabrication* »⁵ :

c'est notre héroïsme désespéré que de vouloir ne plus être ce que nous sommes, et c'est-à-dire des bêtes soumises aux lois de nature, animales lois de meurtre, de cruauté et de rapine, lois d'impureté et d'injustice, c'est notre héroïsme désespéré et superbe bravade que de vouloir être ce que nous ne sommes pas, et c'est-à-dire des humains⁶.

Je ne reviendrai pas sur le difficile parcours de Solal, Juif attiré par la chair féminine, fasciné par le pouvoir et la domination, méprisant pour l'attirance (qui est aussi la sienne) des Gentils pour l'ascension sociale, et en même temps hanté par sa cruauté envers les faibles et la perte de son innocence, obnubilé par le reniement de la Loi morale et de son peuple. En effet, la menace d'un retour à la bestialité primitive guette toujours, notamment parce que la femme occidentale est la tentatrice par excellence, contrairement à la Juive, dont l'hyper-physiologie est censée être positive. Les contradictions sur ce point ont déjà été relevées par la critique,

1. *Le Livre de ma mère*, éd. cit., p. 728.

2. *Ibid.*

3. *Carnets 1978*, éd. cit., p. 1169.

4. Jean-Marie SCHAEFFER, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.

5. *Carnets 1978*, éd. cit., p. 1170.

6. *Ibid.* Voir aussi *Belle du Seigneur*, éd. cit., p. 767.

Nathalie Fix-Combe montrant que la sacralisation du corps de la Juive va de pair avec sa ridiculisation¹. Ce qui est certain, c'est que, parmi les humains, il y en a (Gentils, femmes, Nazis) qui sont plus animaux que d'autres, le Nazi représentant sur ce plan la bestialité à l'état pur. Les Gentils obsédés par la réussite sociale, ces diplomates qui, dans nombre de romans cohéniens, réitérent le Bal de Têtes proustien, sont ainsi la proie de métamorphoses animales dégradantes dont ils sont à peine conscients. Mangeclous a beau proclamer, pour attirer le chaland dans son « *Université supérieure et philosophique de Céphalonie* »², que « *La Culture Est ce qui sépare l'Homme de la Bête !* », c'est en réalité le contraire qui est juste³. La civilisation recèle en son cœur la bestialité, et c'est en son sein que règne la loi du plus fort. De leur côté, les Occidentales, qui oublient si souvent qu'elles ont pour arrière-grand-mères les « *singesses des anciens temps* »⁴, sont coupables de propager cette loi naturelle, en étant attirées par la virilité, ou plus exactement, par les « *mangeurs de viande* »⁵ et « *les sauts dans la nature* »⁶ (Cohen semble oublier qu'il leur faut bien un partenaire pour les faire, et qu'apparemment elles ne forcent personne...). Car « *ces nobles personnes aiment les hommes forts, énergiques, affirmatifs, les gorilles, quoi* », alors que les « *mères* » aiment leurs enfants quelles que soient leurs caractéristiques :

Édentés ou non, forts ou faibles, jeunes ou vieux, nos mères nous aiment. Et plus nous somme faibles et plus elles nous aiment⁷.

Il faut dire que les « *mères* » ne sont pas non plus censées faire des « *sauts dans la nature* » avec leurs fils, et Ariane répliquera de son côté à Solal, de façon plus correcte que je ne le fais,

1. Nathalie FIX-COMBE, « La sacralisation de la maternité chez Albert Cohen », *Cahiers Albert Cohen*, n° 4, sept. 1994, p. 55-78, et « L'ange et la bête : Cohen et le mythe de l'Éternel féminin », *Cahiers Albert Cohen*, n° 10, 2000, p. 57-81.

2. *Les Vaincus*, éd. cit., p. 874.

3. Voir aussi Sigmund FREUD, *Malaise dans la civilisation* [1929], Paris, PUF, 1992.

4. *Ibid.*, p. 896.

5. *Le Livre de ma mère*, éd. cit., p. 737.

6. *Carnets 1978*, éd. cit., p. 1170.

7. *Le Livre de ma mère*, éd. cit., p. 737.

qu'apparemment, il n'apprécie pas non plus les femmes édentées et séniles (Juliette aurait fui devant Roméo au « nez coupé net par quelque accident »¹ affirme Cohen ; on se demandera ce qu'aurait fait Roméo si l'inverse était arrivé)... La « femelle »² révèle donc en l'homme une animalité native. Solal découvre ainsi que son mariage a transformé son appartement en une « tanière » ou un « nid »³ de serpents, et qu'il vit dans une jungle que masquent les rituels de la civilisation.

La séparation qu'il voudrait étanche entre l'humain et l'animal, et qui hante Cohen, est donc en permanence remise en question par des passerelles et des transversales : plus l'homme (et la femme) est socialisé, plus il est animal.

Par-delà cette analyse sociobiologique de la socialisation humaine comme avatar de la meute, c'est aussi, très classiquement, l'incarnation même de l'homme, pourvu d'un corps, d'une bouche dentée, d'appétit, de désirs sexuels, qui pose problème à Cohen. Il est partant d'autant plus difficile d'accéder au devenir-humain qu'il prône : « est étrange non animal et non naturel qui est l'homme »⁴ ne peut être qu'un personnage de fiction, c'est-à-dire un être de papier dépourvu de corps. Cohen, en confondant bestialité humaine et animalité des bêtes (« Hitler s'attendrit sur les animaux qu'il déclare ses frères »⁵) est sans doute passé à côté de ce qui fait précisément la caractéristique merveilleuse de notre rapport au monde. Enfermé dans une dichotomie caduque insoutenable (l'opposition souhaitée entre l'homme et la bête), conjointement contempteur et adorateur du corps, incapable de décentrer l'humain, l'écrivain est condamné, comme Solal, à la contradiction. Le mariage de la « naine » et du « merveilleux bossu » sculptés par « l'obéissance à la Loi »⁶ ne peut avoir lieu que symboliquement et

1. *Ibid.*

2. *Belle du Seigneur*, éd. cit., p. 41.

3. *Solal*, p. 282.

4. *Carnets 1978*, p. 1170.

5. *Belle du Seigneur*, p. 765.

6. *Ibid.*, p. 767. Sur la valeur humanisante de la torsion et de la difformité, voir aussi *Carnets 1978*, éd. cit., p. 1170 : « devenir ce tordu et ce merveilleux étrange surgi, cette difforme et sublime création, cet être nouveau et parfois contrefait, [...] cet être encore déjeté mais merveilleux avec yeux divins [...] ».

BETES, « HOMME NATUREL » ET « HOMME HUMAIN »

fantasmatiquement : dans le « monde possible »¹ de la fiction, ce mariage sera rattrapé, mais ce n'est pas une tare, par la beauté animale, mentale et affective de la Belle Ariane et du Seigneur Solal...

1. Voir Thomas PAVEL, *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, 1988.